

Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **21 (1971)**

Heft 4

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BIBLIOGRAPHIE

HENRI CAZELLES, etc. : *De Mari à Qumrân. L'Ancien Testament, Son milieu. Ses écrits. Ses relectures juives* Hommage à Mgr J. Coppens. Gembloux-Paris, J. Duculot-P. Lethellieux, 1969, 367 p. (Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium, 24.)

SCIENCES
BIBLIQUES

Ce volumineux ouvrage a été offert à Mgr Joseph Coppens, en 1967, lors de la 18^e session des Journées bibliques de Louvain, dont il a été dès le début l'animateur. Il comprend le rapport de l'hommage qui a été rendu à cette occasion au récipiendaire et une série d'articles qui font le point sur l'état actuel des études vétérotestamentaires reconnaissant ainsi le mérite des travaux de Mgr J. Coppens qui, par ses nombreux écrits et notamment par ses notes philologiques, historiques et bibliographiques, a rendu de grands services à la science de l'Ancien Testament bien au-delà des frontières belges. (On trouvera une bibliographie des travaux de Mgr J. Coppens aux p. 95-132.) Deux volumes accompagnent cet hommage, l'un est consacré aux Evangiles et l'autre aux problèmes de l'interprétation des Saintes Ecritures. — Parmi les diverses contributions à ce livre dédié à l'étude de l'Ancien Testament, signalons l'intéressant travail du professeur H. Cazelles (positions actuelles dans l'exégèse du Pentateuque), celui de J. Scharbert sur la littérature prophétique, les pertinentes remarques de E. Jacob sur la Théologie de l'Ancien Testament et ses perspectives d'avenir. On trouve également des indications sur le psautier (J. van der Ploeg), la sagesse israélite (A.-M. Dubarle), l'histoire de la secte qumrânienne (H. H. Rowley), l'ugaritique et l'Ancien Testament (M. Dahood) et sur divers textes prophétiques (Es. 53 et Ez. 20). Il faut enfin noter les pages que R. Le Déaut, professeur à l'Institut biblique pontifical de Rome, a consacrées à un sujet peu connu, mais dont on mesure de plus en plus l'importance : les études targumiques. — Ce volume honore celui qui pendant quarante ans, de 1927 à 1967, a enseigné à la faculté de théologie de l'Université de Louvain.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

KURT MARTI : *Das Aufgebot zum Frieden*. Bâle, Reinhardt, 1969, III p.

Le pasteur-poète Kurt Marti a réuni dans ce volume des prédications sur des textes bibliques relatifs à la « paix ». Il leur a joint des allocutions de portée politique plus immédiate, dont une déclaration sur le régime grec des colonels et les investissements suisses dans ce pays. Les textes sont choisis dans l'Ancien et le Nouveau Testaments. Parfois, la prédication fut suivie d'une discussion avec ses auditeurs. Le lecteur est immédiatement frappé par la simplicité et la limpidité du style, dépouillé de toute redondance religieuse. Souvent, par exemple, l'explication du texte débouche dans l'aveu d'un embarras du prédicateur, ou d'un appel à la collaboration des auditeurs dans la recherche du sens. Dans

cette faiblesse confessée se déploie à merveille la force du texte biblique qui, sur le thème de la paix, est d'une singulière actualité : une paix faite de courage et d'audace juvénile dans l'histoire de Gédéon (Juges 6) ; une paix qui n'ignore pas la « guerre sainte » (Exode 14) ; une paix qui concerne le droit de propriété, le système financier et les esclaves (Lévitique 25) ; une paix qui s'accomplit dans une réussite de civilisation et dans un bonheur humain (I Rois 5), etc. C'est à ce dernier propos que l'auteur exprime sa perplexité : *Ich muss zugeben, dass ich da noch nicht klar sehe* (p. 37), ce qui est la marque d'une vraie autorité pastorale. S'il y a encore un faible espoir pour la prédication biblique c'est, pour le style et pour le fond, dans la direction des recherches humbles et précises du pasteur Kurt Marti.

PIERRE BONNARD.

PIERRE BUIS : *Le Deutéronome*. Paris, Beauchesne, 1969, 484 p. (*Verbum Salutis*, Ancien Testament, 4).

Le P. P. Buis, qui a déjà publié un commentaire sur le Deutéronome avec le P. J. Leclercq, dans *Sources bibliques*, présente pour la nouvelle série de *Verbum Salutis* une étude sobre et solide, basée sur les travaux les plus récents comme ceux de G. von Rad, H. Cazelles, N. Lohfink, etc., sur un livre particulièrement difficile de l'Ancien Testament en dépit de son apparence. Son ouvrage rendra de grands services au public francophone, aux théologiens comme aux non-spécialistes. Il se divise en quatre parties, conformément au plan général du Deutéronome : origine et signification de l'Alliance (chap. 1 à 11) ; les exigences de l'Alliance : la loi deutéronomique (chap. 12 à 26) ; la proclamation de l'Alliance (chap. 26 à 30) ; adieux et mort de Moïse (chap. 31 à 34). On notera parmi d'autres pages intéressantes l'introduction consacrée à l'origine du livre — qui a connu plusieurs éditions — et à son langage — à la fois liturgique et sapientiale (p. 9-54 : le Deutéronome se présente comme une catéchèse où le prédicateur s'engage tout entier), ainsi qu'une utile synthèse sur la théologie du Deutéronome (p. 193-223), dont la donnée centrale est l'Alliance, qui est reliée à l'histoire sainte et qui comporte un mutuel engagement. P. Buis écrit également quelques paragraphes sur la vie du peuple de Dieu, d'après le Deutéronome (p. 352-362), l'histoire de l'interprétation du cinquième livre de Moïse (p. 463 ss.), son utilisation dans le Nouveau Testament (p. 476 ss.). — Pour terminer, je voudrais poser trois questions à l'auteur : le Deutéronome débouche-t-il réellement sur la notion d'une nouvelle alliance (p. 214 s.), dont seul le prophète Jérémie parle explicitement à ma connaissance ? Ses limites, pour un homme du XX^e siècle, ne proviennent-elles pas en partie du fait qu'à l'inverse du message prophétique l'eschatologie y joue un rôle presque inexistant ? Enfin, le P. Buis a-t-il, dans son commentaire, suffisamment tenu compte de la perspective générale des écrivains deutéronomistes qui, tout en évoquant la génération mosaïque, pensent avant tout à leurs contemporains qui traversent, à partir de la fin du VIII^e siècle, une période de crise : leur but n'est-il pas avant tout de rappeler à un peuple menacé de l'intérieur comme de l'extérieur les promesses de Yahvé — d'où l'accent mis par le Deutéronome sur l'élection et l'amour de Dieu pour les Pères — et ses exigences permanentes — d'où le code deutéronomique introduit et suivi par une série d'exhortations ?

ROBERT MARTIN-ACHARD.

JEAN-CLAUDE BARREAU : *L'aujourd'hui des Evangiles*. Paris, Le Seuil, 1970, 301 p.

« Qui est cet homme ? » (46). C'est ainsi que J.-C. Barreau aurait pu intituler son ouvrage. Par l'étude successive des 4 Evangiles, il cherche à cerner l'homme Jésus. L'auteur réussit à susciter une attention nouvelle à la Parole évangélique sans pour autant tomber dans l'exégèse ou dans la « spiritualité », il parvient à nous transmettre son enthousiasme. Les différents milieux littéraires sont soulignés de manière intéressante et sans prendre ses lecteurs pour des ignorants, il utilise un langage simple. Il se donne la peine d'expliquer des termes difficiles ou mêmes déjà connus tels que messianisme, gnose, pharisien, etc... Il faut recommander ce livre comme une introduction aux évangiles à tous ceux que les questions bibliques attirent.

MARCEL FALLET.

GEORGES GANDER : *L'Evangile de l'Eglise. Commentaire de l'Evangile selon Matthieu*. I. Chapitres 1 à 10, verset 6. Aix-en-Provence, Faculté libre de théologie protestante, 1969, 78 p.

Plutôt qu'un commentaire, G. Gander offre au public une traduction annotée de l'évangile de Matthieu. Le contenu des notes est extrêmement varié : il va de l'établissement du texte à l'affirmation théologique, de l'analyse philologique à la spiritualité. L'auteur ne se livre donc pas à une interprétation méthodique du texte, mais il développe des remarques d'importance variable au gré des péripécies. — L'ensemble du travail de G. Gander est cependant gouverné par une idée centrale. Il s'agit, pour l'auteur, de refuser le rôle préférentiel accordé par la quasi-totalité des exégètes au texte grec du Nouveau Testament et d'expliquer l'Evangile à la lumière des textes araméens du Nouveau Testament. Ce choix est fondé dans le fait que Jésus, les apôtres et les juifs parlaient araméen et que Matthieu a été écrit en araméen et en Palestine vers 38-40 (p. 17, note 4). Ces opinions ne sont pas nouvelles, mais elles entraînent de lourdes conséquences. On assiste, d'une part, à la constitution d'un nouveau texte de l'évangile, fort différent du texte grec (exemple caractéristique : Mat. 6 : 9-13). On remarque, d'autre part, que tous les concepts sont interprétés en fonction de leurs équivalents sémitiques (exemple caractéristique : Mat. 10 : 6). — L'hypothèse de G. Gander, si séduisante soit-elle, n'a pas l'appui de l'exégèse scientifique du Nouveau Testament. Ainsi, pour ce qui est de l'établissement du texte de l'évangile, l'auteur oublie — semble-t-il — que les témoins syriens qu'il invoque pour corriger le texte grec, sont des traductions de versions grecques du Nouveau Testament (cf., par exemple, B.-M. METZGER : *Der Text des Neuen Testaments*, 1966, p. 67-72). Pour ce qui est des problèmes d'introduction, la dépendance de notre évangile par rapport à Marc, de même que la situation historique qu'il reflète, empêche qu'il ait été rédigé en araméen, en Palestine et vers les années 38-40. On regrettera enfin — mais c'est là la conséquence du refus des résultats de la critique biblique moderne — que l'auteur ait quasiment renoncé à utiliser la littérature récente sur Matthieu.

JEAN ZUMSTEIN.

W. D. DAVIES : *Pour comprendre le Sermon sur la montagne*. Traduit de l'anglais par E. Mac Gaw ; préface de Xavier Léon-Dufour. Paris, Le Cerf, 1970, 192 p.

L'auteur avait publié en 1964 un ouvrage considérable sur le Sermon sur la montagne : *The Setting of the Sermon on the Mount*, aujourd'hui universellement

apprécié. Il résume dans ce petit livre ses recherches sur ce sujet. Le préfacier a repris pour ce volume des notes fort utiles de l'ouvrage fondamental, et a ajouté un glossaire des termes rabbiniques et scripturaires peu courants. Le tout constitue une excellente introduction aux problèmes historiques, littéraires et théologiques posés par les ch. 5 à 7 du premier évangile. Comme l'indiquait le titre de l'ouvrage principal, il ne s'agit ni d'une étude exégétique, ni d'une analyse détaillée des thèmes du Sermon, mais d'une recherche sur les *contextes* de ces trois chapitres : contextes du premier évangile lui-même, de l'attente messianique juive, du judaïsme contemporain de Jésus, de l'Eglise primitive où le Sermon a vu le jour et enfin du ministère de Jésus. Deux conclusions principales se dégagent de l'ensemble : Matthieu a « combiné des éléments à caractère radical (les *Logia*) avec des éléments à caractère normatif, produisant ainsi une loi nouvelle qui pouvait être enseignée... » (p. 133) ; et, en ce qui concerne l'authenticité et l'autorité du Sermon, elles sont fondées sur le fait, qui peut être raisonnablement établi, que Jésus parvint « à ce qu'il nous faut appeler une expérience (*awareness*) intuitive de la volonté de Dieu dans sa nudité même » (p. 155). Les pages consacrées à la comparaison des *Logia* avec les éléments propres à Matthieu nous ont paru particulièrement réussies. Les conclusions théologiques sont peut-être moins fortes. Contre l'antithèse « rigide » de la grâce et de la loi (due à la « nature tumultueuse et tortueuse de Paul... » !) l'auteur entend démontrer que le Sermon « jette un pont entre la grâce et la loi » (p. 163), entre le secours infini et les exigences infinies du Christ. Encore faudrait-il préciser la nature de la relation entre ce secours et ces exigences.

PIERRE BONNARD.

JEAN-LOUIS CHORDAT : *Jésus devant sa mort dans l'Évangile de Marc*. Paris, Le Cerf, 1970, 112 p. (Lire la Bible, n° 21).

« Aujourd'hui comme hier, Jésus nous oblige à nous prononcer sur sa vie et sur sa mort. Selon leur réponse, les hommes se divisent sous le signe de la croix » (109). En effet, le temps de préparation de la mort de Jésus est pour chaque croyant une question : en montant à Jérusalem, Jésus connaissait-il qu'il allait au devant de son sacrifice ? J.-L. Chordat, dans son mémoire de licence en théologie catholique, tente de mettre en lumière l'attitude et le sens que Jésus a lui-même donnés à cette mort. Il étudie successivement : le ministère de Jésus ; Jésus a vu venir sa mort et l'a annoncée ; Jésus a donné un sens à sa mort ; la Passion de Jésus ou comment Jésus a vécu sa mort. On regrettera cependant l'absence de tout développement théologique bien que ce petit livre reste une contribution fort sérieuse à la question posée. MARCEL FALLET.

WILHELM THÜSING : *La Prière sacerdotale de Jésus* (Jean, chapitre 17), traduit de l'allemand par Joseph Burckel et François Stoessel. Paris, Le Cerf, 1970, 145 p. (Lire la Bible, 22).

W. Thüsing s'est fait connaître en 1960 par un ouvrage consacré à la glorification du Christ chez saint Jean. En 1962, il rédigea un commentaire de la prière sacerdotale (Jean 17) à l'intention d'un public plus vaste. C'est ce texte que les Editions du Cerf nous proposent aujourd'hui. — Ce commentaire vise un triple objectif : a) replacer la prière dans l'ensemble de la théologie de Jean ; b) mettre en lumière l'idée centrale de la glorification ; c) souligner l'inspiration de ce chapitre qui doit permettre à notre prière de s'unir à celle

du Christ ressuscité. Il se divise en trois grandes parties : Jésus prie pour sa glorification ; Jésus prie pour ses disciples ; Jésus prie pour l'Eglise. — Un regret : ce commentaire ne fait pas suffisamment place aux discussions exégétiques. Le grand public doit pourtant savoir que les exégètes ne s'entendent pas toujours. Une ou deux pages en annexe auraient dû nous montrer sur quel point l'auteur se distance de E. Käsemann, dont l'ouvrage sur Jean 17 (*Jesu Letzter Wille nach Johannes 17*, 2^e éd., Tübingen, 1967) a paru entre l'original et la traduction du livre de W. Thüsing.

FRANÇOIS BOVON.

WOLFGANG TRILLING : *Jésus devant l'histoire*. Traduit de l'allemand par Joseph Schmitt. Paris, Le Cerf, 1968, 254 p. (Lire la Bible, n^o 15).

Dans ce livre, l'auteur veut offrir quelque information sur les principales questions à propos de « l'histoire de Jésus ». Pour ce faire, il rapporte dans son ouvrage les différentes opinions telles qu'elles se présentent actuellement et tente de répondre à cette question : « Somme toute, que peut-on encore tenir pour certain lorsque l'on parle de Jésus devant l'histoire ? » (p. 9). Trilling divise son étude en trois grandes parties. Dans la première, il aborde les « questions fondamentales » qui sont pour lui la vie de Jésus, ce que nous savons avec certitude de Jésus et les témoignages profanes sur Jésus. Dans un second temps, il s'interroge sur « des questions particulières sur la vie et l'enseignement de Jésus ». Ce sont celles de la chronologie, les histoires de l'enfance, Jésus et la loi, le problème des miracles, l'enseignement de Jésus sur la fin du monde, la question de la Cène, le procès de Jésus et sa résurrection. Enfin, dans des « conclusions d'ensemble », il traite du mystère du « Jésus de l'histoire », et de l'interprétation du mystère par les évangélistes. — Retenons la grande tenue de cette étude due à la très grande rigueur de l'auteur et qui se présente souvent comme un véritable état de la question faisant le point de nos connaissances historiques sur Jésus. Il semble que le but soit pleinement atteint, sans être de la vulgarisation mais présenté simplement, sans difficulté de langue ou de pensée, il s'adresse à beaucoup de gens soucieux de ces questions, mais découragés par une bibliographie croissante à perte de vue.

MARCEL FALLET.

J. JEREMIAS : *Les paroles inconnues de Jésus*. Traduit de l'allemand par Robert Henning. Paris, Le Cerf, 1970, 132 p.

Les paroles de Jésus non recueillies dans les évangiles ont fait l'objet de nombreuses publications. Celle-ci s'en distingue par son caractère scientifique et par son propos principal : discuter non seulement la question de l'authenticité de ces *agrapha*, mais en donner une interprétation historique complète, en s'appuyant sur les données évangéliques. Après un examen de l'état de la question, comportant une bibliographie du sujet, et un chapitre consacré aux documents contenant les *agrapha*, l'auteur analyse « ceux dont l'authenticité ne peut être sérieusement mise en doute » (p. 47), soit vingt et une « paroles » extra-évangéliques de Jésus. Cette analyse jette une lumière nouvelle sur nombre de textes néotestamentaires ; ainsi pour l'histoire du jeune homme riche dans l'évangile des Nazaréens, celle de l'homme travaillant le jour du sabbat (Codex D ad Luc 6 : 65) ou la parabole du grand poisson (Ev. de Thomas, logion 8). Parfois, l'exégèse de l'auteur paraît hypothétique, et son verdict d'authenticité légèrement optimiste, par exemple pour la déclaration célèbre de Jésus à

l'homme travaillant le jour du sabbat : « Homme, si tu sais ce que tu fais, tu es heureux. Mais si tu ne le sais pas, tu es maudit et transgresseur de la loi. » Jeremias pense que ce que cet homme doit « savoir », c'est « que Dieu exige de lui une action charitable » (p. 66). Ne doit-il pas savoir, plutôt, que le Fils de l'homme et ses disciples sont maîtres du sabbat (cf. Mat. 12 : 8) ?

PIERRE BONNARD.

JOACHIM JEREMIAS : *Jérusalem au temps de Jésus*. Paris, Le Cerf, 1967, 525 p.

Cet ouvrage classique porte en sous-titre : *Recherches d'histoire économique et sociale pour la période néotestamentaire*. Il a été traduit sur la troisième édition allemande (1962, chez Vandenhoeck et Ruprecht à Göttingen) par Jean Le Moyne, bénédictin de Ligugé, de façon exemplaire. L'auteur a encore apporté quelques améliorations à cette édition française, qui constitue ainsi un instrument de travail sans équivalent. Une connaissance hors pair des sources juives du temps de Jésus, une référence constante aux textes néotestamentaires éclairés par ces sources, des données bibliographiques et critiques très complètes, de nombreux tableaux chronologiques et quatre index spéciaux placés à la fin du volume ; de plus, souvent, des thèses historiques nouvelles et même osées (ainsi sur la tradition ésotérique juive, contre Gressmann ; la situation sociale de la femme ; les prosélytes, les esclaves juifs ; les scribes-prêtres de Jérusalem ; les « grands prêtres », contre Schürer ; les métiers nobles et les métiers méprisés, etc.) font de ce volume une mine inépuisable pour notre connaissance du milieu palestinien au temps de Jésus et des premiers chrétiens.

PIERRE BONNARD.

De Jésus aux Evangiles. Tradition et rédaction dans les Evangiles synoptiques, éd. par I. de la Potterie. Gembloux, J. Duculot, et Paris, P. Lethielleux, 1967, 271 p. (Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium, 25.)

Voici un excellent ouvrage d'exégèse qui a pour thème général la tradition et la rédaction dans les Evangiles synoptiques. Introduit par une esquisse méthodologique du P. de la Potterie, la meilleure en français, ce livre s'ouvre sur deux exposés consacrés au problème synoptique. Si le P. Léon-Dufour critique la théorie dite des deux sources, le P. McLoughlin, quant à lui, la défend. — Les six contributions suivantes se placent au niveau de la rédaction des Evangiles. Les trois premières présentent une vue d'ensemble sur la valeur littéraire et théologique de chaque Evangile synoptique (F. Neiryneck : Matthieu ; J. Delorme : Marc ; A. George : Luc), les trois dernières offrent un exemple d'analyse rédactionnelle (P. Bonnard : Mat. 18 ; J. Lambrecht : Marc 13 ; E. Rasco : Luc 15). — On ne peut s'intéresser à la rédaction des Evangiles sans examiner le problème de la tradition. Les quatre dernières études tentent de mettre à jour les traditions qui se cachent derrière les récits du baptême de Jésus (M. Sabbe), de la vocation de Lévi (B.M.F. van Iersel), de la marche sur les eaux (A.M. Denis) et de la parabole des talents (M. Didier). — Les étudiants en théologie, les pasteurs et les exégètes de métier feront bien de mettre à profit ces travaux en langue française présentés aux XVIes Journées bibliques de Louvain.

FRANÇOIS BOVON.

PH.-H. MENOUD : *La vie de l'Eglise naissante*. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1969, 100 p. (Foi vivante, 114).

Nous nous abstenons d'ordinaire de signaler les rééditions, mais aimerions consentir ici une exception pour marquer encore une fois l'extrême clarté de cette présentation des structures fondamentales de l'Eglise primitive. La différenciation de l'enseignement et de la prédication, les diverses formes de la vie communautaire, le rôle et la nature de la communion, l'importance de la prière, tels sont les thèmes principaux de ce livre devenu classique.

J.-CLAUDE FIGUET.

GERD SCHUNACK : *Das hermeneutische Problem des Todes im Horizont von Römer 5 untersucht*. Tübingen, J. C. B. Mohr (P. Siebeck), 1967, 318 p. (Hermeneutische Untersuchungen zur Theologie, Bd. 7).

Gerd Schunack est un élève du professeur Ernst Fuchs de Marburg. Il enseigne lui-même maintenant dans cette université où il a présenté sa thèse de doctorat en 1965. Ce livre est le fruit de son travail. — Dans l'introduction, Gerd Schunack s'efforce de définir la mort à la fois comme objet d'exégèse et comme objet de réflexion herméneutique ; ensuite viennent trois importants excursus ; le premier concerne la compréhension de la mort dans l'Ancien Testament, le second l'origine vétérotestamentaire de l'enseignement de la résurrection des morts, le troisième la compréhension stoïcienne de la mort. L'introduction et ces excursus occupent déjà le tiers de l'ouvrage. — Le livre est ensuite divisé en deux parties principales. L'auteur explique d'abord en trente pages les relations entre la loi, le péché, la mort et le « je » paulinien dans Rom. 7. La dernière partie enfin est consacrée à l'analyse de la deuxième péricope de Rom. 5. Les difficultés exégétiques et leurs impacts dogmatiques sont systématiquement analysés ; l'Evangile apporte une nouvelle compréhension de la mort à l'homme autrefois dominé par la mort et par le péché : das Verständnis des Todes als Sprachgewinn (!) des Glaubens gegenüber der Faktizität des Todes (titre du dernier paragraphe). — L'ouvrage est très souvent rédigé avec le vocabulaire de Heidegger ; quelquefois même, par exemple, l'anthropologie paulinienne est confrontée explicitement avec l'analyse existentielle du Dasein par Heidegger. Généralement, la terminologie du philosophe allemand est tellement utilisée que la compréhension du livre doit être très difficile pour qui ne connaît pas ce langage.

ERIC DUBUIS.

NORBERT HUGEDÉ : *L'Épître aux Colossiens*. Genève, Labor et Fides, 1968, 228 p.

Le savant professeur de la faculté adventiste de Collonges-sous-Salève désire ici rendre un double hommage à l'épître aux Colossiens : à son caractère combatif ; à l'intégralité de son authenticité paulinienne. Il n'emporte pas la conviction. L'épître est-elle vraiment dominée tout entière par le souci de combattre l'hérésie naissante, mentionnée au chapitre 2, versets 4-23 ? Au contraire, la vie de la communauté de Colosses paraît inspirer à l'apôtre une reconnaissance sincère, dont le prologue de l'épître, notamment, est le reflet. Par ailleurs, les démonstrations de l'authenticité intégrale ne sont pas toutes d'égale valeur ; la parenté de forme et de fond de l'épître avec celle aux Ephésiens n'est pas toujours mise en lumière, pas plus que les nombreuses différences

de vocabulaire que le lecteur relève entre Colossiens et les épîtres de Paul unanimement reconnues. — On relèvera que beaucoup de remarques philologiques et grammaticales renouvellent l'approche du texte. Les très nombreuses citations empruntées aux auteurs grecs et hellénistiques, que le commentateur connaît bien, sont aussi fort intéressantes. Regrettons qu'elles infléchissent parfois le sens du texte biblique. Ainsi l'épître n'affirme pas que le chrétien serait accompli lorsqu'il a atteint « au parfait équilibre intérieur » (p. 182), ni que l'Eglise « d'une façon spirituelle et suréminente, réalise cette unité parfaite (du peuple de Dieu) dont Israël avait présenté l'ébauche matérielle » (p. 178). — Relevons aussi que malgré son intention, Norbert Hagedé ne laisse pas à son lecteur une image flatteuse de l'apôtre des Gentils. Certes Paul devient un écrivain « de grand art », « d'exquise élégance » (p. 92), « un passionné intellectuel » (p. 98). Mais il afficherait « de feintes certitudes concernant la fidélité des Colossiens » (p. 100), agissant « par pure diplomatie » (p. 145), avec « autant de ruse que de tact » (p. 122) et serait capable à l'occasion « de bouder » (p. 213).

BERTRAND ZWEIFEL.

C. SPICQ : *Les Epîtres pastorales*. Quatrième édition refondue. Paris, J. Gabalda & C^{ie}, 1969, 2 vol., 846 p. (Etudes bibliques).

La première édition de cet ouvrage date de 1947 et forme un volume de ccviii-418 pages, qui fut réimprimé à deux reprises sans changements notables. Aujourd'hui le P. Spicq nous offre une œuvre réellement refondue et enrichie de plus de deux cents pages réparties à peu près par moitié entre l'introduction et le commentaire. Durant les vingt dernières années on a beaucoup écrit sur les Pastorales et sur l'organisation de l'Eglise naissante ; les textes de Qumran sont venus élargir le débat. Qu'il s'agisse des travaux modernes ou des documents, inscriptions et papyrus nouvellement mis au jour, le P. Spicq a tout lu. Il avait donc plus à dire. Mais avec un tel guide on ne se plaint pas que le voyage soit plus long. Dans les grandes lignes l'itinéraire est le même qu'en 1947. Les Pastorales, qui révèlent les traits caractéristiques de la psychologie d'un vieillard (p. 147 s.), sont l'œuvre de Paul lui-même. L'exégète de Fribourg écarte non seulement la thèse de l'inauthenticité mais aussi les solutions moyennes : large intervention d'un secrétaire ou utilisation de noyaux pauliniens dans des épîtres postérieures au temps de l'apôtre. Paul écrit à Timothée et à Tite dans les années qui suivent sa libération de la captivité romaine dont parle la fin des Actes. Cette nouvelle activité missionnaire, le P. Spicq l'imaginait ainsi en 1947 : l'apôtre faisait d'abord un rapide voyage d'inspection à Philippes et à Ephèse ; revenu à Rome, il repartait pour l'Espagne et, bientôt chassé de ce pays par l'hostilité des Juifs, il repartait pour Rome, puis pour l'Orient (1^{re} éd., p. lxxxiv-lxxxviii). Tout cela est maintenant simplifié, car « il est impossible de reconstituer les itinéraires de Paul... et de leur assigner une date précise » (p. 138 s.). Libéré l'apôtre s'en va en Espagne, puis en Orient ; il s'arrête surtout à Philippes, où il rédige *I Timothée* et *Tite* en automne 66 (1^{re} éd. : en 65), puis à Ephèse où il est arrêté et emmené à Rome ; c'est de sa dernière prison, peu avant son martyre, qu'il écrit *II Timothée* en automne 67 (1^{re} édition : en 66). — Le commentaire est vraiment exhaustif à tous les niveaux, de la philologie à l'histoire et à la théologie. Il est encore enrichi de dix *excursus*. Relevons quelques-uns des choix du P. Spicq, là où les exégètes se partagent. Sur la

question de l'évêque toujours nommé au singulier alors que les presbytres eux, n'apparaissent qu'au pluriel, le P. Spicq est de ceux qui refusent de faire de ce singulier un collectif et d'identifier les évêques et les presbytres (cf. Actes 20) et qui voient dans cet évêque émergeant du groupe des presbytres le chef de l'Église locale (p. 452 s.). Les femmes nommées à la suite des diacres (I Tim. 3 : 11) sont des diaconesses et non pas les femmes des diacres (p. 460). A propos du fameux passage : « Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de gouverner l'homme... Adam n'a pas été dupé, mais c'est la femme qui, totalement dupée, en est venue à la transgression » (I Tim. 2 : 12-14 ; le lecteur a noté la qualité de la traduction), le P. Spicq écrit que ces mots « si durs » s'expliquent par l'âge de Paul (p. 382). Mais est-il vrai que les vieillards soient particulièrement durs avec les femmes ? En revanche nous applaudissons à ces lignes : « C'est un étrange contresens que d'envisager les premiers convertis comme des esclaves et de petites gens, alors que les lettres apostoliques (sauf *Jacques*)... s'adressent surtout à des personnes aisées et de condition libre » (p. 423). En effet, il y a un livre à écrire sur la situation économique et sociale réelle des premiers chrétiens et de Paul lui-même. Il faut en finir avec les vues romantiques et romanesques popularisées par Friedrich Engels et dont la source lointaine est le philosophe Celse (cf. Origène, *Contra Celsum* 1 : 27). Un index analytique et un index des mots grecs facilitent la consultation de ces deux beaux volumes. Sous sa forme nouvelle le commentaire du P. Spicq est une mine dont on exploitera longtemps les nombreux et riches filons sans les épuiser.

PHILIPPE-H. MENOUD.

H. MAEHLUM : *Die Vollmacht des Timotheus nach den Pastoralbriefen*.
Bâle, Reinhardt 1968, 102 p.

Ce livre est la thèse de doctorat du théologien norvégien H. Maehlum, qui a été défendue à Bâle en 1967. — Après un premier chapitre consacré aux recherches récentes sur les Pastorales et la figure de Timothée, l'auteur examine la question de la pleine autorité (*Vollmacht*) accordée à Timothée par sa subordination à Paul (chapitre 2) et par sa « consécration » (*Einordnung*) ecclésiale (chapitre 3). Un dernier chapitre esquisse le contenu des fonctions de Timothée. — Contrairement à beaucoup de critiques contemporains, H. Maehlum estime que les Pastorales contiennent la propre prédication de Paul. — Le livre des Actes montre comment Timothée, d'abord simple aide de Paul, se voit attribuer des fonctions de plus en plus importantes sous la direction de Silas pour commencer, puis seul. Mais si, dans les Pastorales, Paul et Timothée sont engagés dans une même responsabilité : la diffusion de l'Évangile pour tous les hommes, Timothée se différencie toujours de Paul qui est l'*apôtre* appelé directement par Dieu. Quel est alors le degré d'indépendance d'un collaborateur comme Timothée ? Le disciple poursuit le travail missionnaire de Paul après son passage, dans une situation particulièrement difficile dont l'apôtre est dans l'impossibilité de s'occuper. Dans ce contexte, il y a identité des fonctions des deux hommes : l'annonce du kérygme, l'enseignement, l'exhortation ; les deux également souffrent pour l'Évangile. Mais en même temps, Timothée reçoit incontestablement une délégation de compétence de l'apôtre. Une analyse des adresses des lettres à Timothée est particulièrement éclairante ; Paul met en évidence la filiation de Timothée dans la foi (I Tim. 1 : 1) et, par-là, la grande autorité dont il doit jouir auprès des communautés d'Asie. Comme fils authentique de Paul, il est un envoyé du Christ. Cependant, il ne pouvait pas être considéré comme

apôtre (Paul estimait être le dernier d'entre eux), mais comme le suppléant (Stellvertreter) de Paul encore vivant. Ce titre lui donne une grande responsabilité puisqu'il est lié au modèle de l'apôtre ; il doit suivre les indications de Paul sans préjugés et se montrer aussi courageux que lui face à la souffrance. — Mais la pleine autorité de Timothée repose encore sur un acte ecclésial. Les Pastorales font allusion à sa consécration (Weiheakt) par le collège des presbytres, accompagnée d'une imposition des mains. Si les adversaires combattus dans les Pastorales ne pouvaient douter de l'envoi de Timothée par Paul, ils pouvaient mettre ses compétences en question. La consécration de Timothée, encouragée par des prophéties, doit jouer contre cette opinion. Cet acte revêt donc une importance particulièrement grande dans ces circonstances difficiles. — La tâche de Timothée de conserver la *παραθήκη* définit toute sa mission. Cette garde du « dépôt » se manifeste dans la prédication, l'enseignement, l'exhortation, la consolation, au service de la polémique contre les adversaires ; elle n'a rien d'un conservatisme, mais elle sert à l'édification de la communauté avec toutes les exigences que cela présuppose. — Malgré la fragilité de l'hypothèse de la rédaction directement paulinienne des Pastorales (avec les rapprochements de textes qui en découlent), ce livre contient plusieurs exégèses de détail intéressantes.

ERIC DUBUIS.

BENEDIKT SCHWANK : *La première lettre de l'apôtre Pierre*. Traduit de l'allemand par Carl de Nys. Paris, Desclée, 1967, 141 p. (Parole et prière).

La collection *Parole et prière* ne prétend pas au niveau scientifique des grands commentaires ; elle entend offrir au public averti une « lecture savoureuse du Nouveau Testament » (cf. cette revue, 1970, p. 54). Adhérent à cette règle, cette méditation du lecteur de l'ordre de Beuron ne se livre à aucune discussion exégétique et ne fournit ni bibliographie ni appareil critique. Mais elle tient compte des résultats de la recherche récente. Voici donc un bon commentaire spirituel, christologique, et qui, dans son ensemble, suit de près le texte rédigé au moment où les persécutions de Néron pointant à l'horizon, il s'agissait d'exhorter les chrétiens à la persévérance et de les assurer qu'ils étaient vraiment « établis dans la grâce de Dieu » (p. 7). On regrettera d'autant plus l'enthousiasme apologétique et ecclésiastique reflété par les dernières pages, sans rapport direct avec l'épître. Le texte dit-il vraiment qu'en matière de vie publique « tous ceux qui sont en place pensent et jugent avec rectitude » (p. 67, cf. aussi 94). Que les croyants, suivant le « modèle » du Christ, ont à pratiquer le « sacrifice expiatoire pour le péché des autres » et qu'« en souffrant joyeusement avec lui » ils « entreront lentement dans (sa) joie éternelle » ? (p. 96, 117). Que « tout homme sans préjugé (doit) admettre les arguments en faveur de la résurrection corporelle » ? (p. 94, cf. aussi 91). Le texte pétrinien ne parle pas non plus de « clergé » (p. 123), de « vicaires » (p. 126), de « future structuration hiérarchique de l'église » et de « rang à part de Pierre » (p. 123), sujet à une « succession apostolique » (p. 126).

BERTRAND ZWEIFEL.

HISTOIRE
DE L'ÉGLISE
ET DE LA
PENSÉE
CHRÉTIENNES

LINO RANDELLINI : *La Chiesa dei Giudeo-cristiani*. Brescia, Paideia, 1968, 72 p. (Studi Biblici, 1).

Divisé en trois chapitres, ce petit livre présente l'histoire de l'Eglise judéo-chrétienne des origines au VI^e siècle, telle que l'auteur, professeur italien d'Écri-

ture sainte, croit pouvoir la reconstituer. Le premier chapitre traite des sources, le deuxième décrit l'Église de la circoncision de la Pentecôte à l'an 70. Le troisième retrace la vie de cette Église jusqu'à sa disparition, que le P. Randellini situe à la fin du VI^e siècle. Dans son livre, l'auteur s'appuie constamment sur les découvertes archéologiques et les travaux des Franciscains italiens, en particulier des PP. B. Bagatti et E. Testa, dont certaines études ont été traduites en français. — On sait que les découvertes en question, ossuaires, graphiti, etc., sont d'une interprétation difficile. L'école franciscaine italienne de Jérusalem veut y voir les produits de la foi et de la vie des communautés judéo-chrétiennes des premiers siècles. De nombreuses autorités en la matière s'y opposent. Au lieu de mettre le lecteur en face de ces sources et de les interpréter, le P. Randellini se contente de les signaler brièvement pour placer ensuite dans les plateaux de la balance toutes les réactions favorables et défavorables des savants aux théories des Franciscains italiens. Il oublie par là la remarque d'Overbeck : ce n'est pas le nombre des exégètes favorables qui prouve la vérité d'une exégèse. Le deuxième chapitre n'apporte rien de bien original, sinon la reconstitution hypothétique des rites judéo-chrétiens. Le dernier chapitre imagine les fronts sur lesquels les judéo-chrétiens ont dû se battre avant de disparaître (contre les ennemis de l'extérieur, Juifs et chrétiens, et de l'intérieur, dissidents de toute sorte). On aimerait que de nouvelles découvertes, d'interprétation plus aisée, viennent éclairer la vie de cette Église de la circoncision dont l'existence après 70 paraît vraisemblable. FRANÇOIS BOVON.

J.-P. JOSSUA, *Le salut, incarnation ou mystère pascal chez les Pères de l'Église de saint Irénée à saint Léon le Grand*. Paris, Le Cerf, 1968, 398 p.

Dans cette thèse, Jossua critique les interprétations classiques de la sotériologie des Pères : d'une part, la théorie dite « physique » mystique ou incarnationniste attribuée faussement aux Pères grecs, d'autre part, la théorie morale juridique ou pascalle des latins ; les premiers situeraient le salut au niveau de l'assomption de l'homme par le Verbe, les seconds au niveau des souffrances et du sacrifice du Christ. Une analyse approfondie et sans préjugés des textes fait apparaître l'unité de la sotériologie et les différences de ses thématiques chez les Pères. En effet, l'incarnation est pour eux la structure permanente qui conditionne l'œuvre rédemptrice ; cette structure est théandrique, le Fils assumant un homme singulier et à travers lui se rendant participant de toute l'humanité ; la naissance du Christ n'est que l'événement initial de cette structure ; le ministère ; la mort son déploiement, la résurrection et l'ascension son épanouissement. C'est à travers ce processus que s'opère le salut. La forme théandrique revêtue par le Christ organise et réalise à la fois son humanisation et sa divinisation pour la rédemption des hommes ; pour les grecs, elle n'est pas seulement fondatrice de la sanctification comme chez les latins, elle est réalisatrice du salut. Jossua examine l'influence des Grecs sur les Latins chez Irénée et chez Léon, auxquels il consacre la majeure partie de son enquête, puis chez Augustin, ses contemporains (Chromace d'Aquilée, Gaudens de Brescia), ses continuateurs (Maxime de Turin, Pierre Chrysologue, Prosper d'Aquitaine) ; il relève que la nature restaurée retient plus leur attention que la participation à la divinité, plus que les spéculations sur la nature humaine commune au Christ et à l'homme, pour dégager leur compréhension de la structure théan-

drique, de la fonction rédemptrice de l'incarnation se déployant dans la passion et la résurrection du Christ. Or cette compréhension fait une place à la dimension morale de l'œuvre du Sauveur qui, surtout chez Léon, restitue la dignité de l'homme, en sauvegardant la justice de Dieu ; comme son humanité est la condition de sa passion, sa divinité est celle de la sanctification de la sienne et de la nôtre. Pareille thèse pose à nouveaux frais le problème des rapports entre christologie et sotériologie : la première est-elle condition de la seconde ? La seconde ne cherche-t-elle pas à se conformer aux décisions conciliaires relatives à la première ? Elle conteste les conclusions d'Aulen, de Rivière, de Mersch, etc., confirme et complète celles de Malevez, de Houssiau, de Turner. Elle est une contribution de grande valeur à la mise en question actuelle des positions traditionnelles de l'histoire des dogmes.

GABRIEL WIDMER.

RESTITUTO SIERRA BRAVO : *Doctrina Social y Economica de los Padres de la Iglesia*. Madrid, Compi, 1967, 1056 p.

Dans cet ouvrage, le professeur Sierra Bravo a rassemblé une collection de documents et textes destinés à donner une vision complète de la doctrine sociale des Pères de l'Eglise. Il n'a pas voulu se contenter d'une simple anthologie, car une sélection a toujours un caractère arbitraire et favorise une utilisation tendancieuse de certaines affirmations séparées de leur contexte général. — En présentant cette série impressionnante de témoignages extraits des Pères grecs et latins, l'auteur a certainement atteint l'un de ses objectifs, qui était de confirmer une double thèse déjà défendue par le P. Bigo (dans : *La doctrine sociale de l'Eglise*, Paris, 1965) : 1. La doctrine sociale de l'Eglise n'est pas née avec les encycliques des papes contemporains (à partir de *Rerum Novarum*), comme une réponse tardive à la pensée sociale révolutionnaire du marxisme. 2. Cette doctrine sociale est solidement enracinée dans l'Ecriture et la Tradition. Elle a été élaborée et explicitée au travers des siècles et, en même temps, elle a été appliquée selon les circonstances propres à chaque époque. — Malgré son envergure, ce livre peut être consulté avec facilité et profit, grâce à la façon dont la matière est disposée et grâce à une typographie très claire. Chaque série de textes d'un Père est précédée d'une rapide introduction situant l'époque et relevant les principaux points de l'enseignement rapporté. A la fin de l'ouvrage, un index fort complet permet de trouver sans peine les références à un sujet donné. Les indications bibliographiques sont très nombreuses et contribuent à enrichir encore la valeur scientifique du livre. Mentionnons aussi l'introduction générale qui présente les grandes lignes de la doctrine sociale des Pères par rapport au libéralisme économique, au communisme intégral, à la propriété privée, au travail, à la pauvreté, à l'aumône, etc., et en dégage l'actualité. — En bref, un instrument de travail d'une valeur exceptionnelle. On pourra y recourir même si l'on ne connaît pas l'espagnol pour y découvrir toutes sortes de renvois utiles aux écrits des Pères.

JEAN-CLAUDE MARGOT.

CHRISTINE THOUZELLIER : *Catharisme et Valdésisme en Languedoc à la fin du XII^e et au début du XIII^e siècle*. Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1969, 525 p.

Le livre de Christine Thouzellier est en train de devenir l'un des classiques de la littérature consacrée au problème extrêmement complexe du catharisme. Sa documentation ample et solide, l'examen consciencieux de textes récemment

mis en lumière, l'objectivité de ses jugements en font un guide sûr. Cet ouvrage a été longuement préparé par des études sur l'Inquisition, les croisades et divers écrits polémiques du XII^e et du XIII^e siècle. — L'auteur suit avec la plus grande attention les débuts du valdéisme, en particulier elle étudie l'abjuration, qui est en même temps une confession de foi, de Valdès au synode de Lyon (1180). Valdès proclame son orthodoxie d'après un formulaire inspiré des *Statuta Ecclesiae antiqua*, document du V^e siècle, dirigé contre les hérésies de l'époque : manichéisme, docétisme, pélagianisme. Dans cette confession apparaissent aussi des éléments dûs à Valdès lui-même. L'orthodoxie de ce dernier est indéniable mais l'autorité ecclésiastique s'irrite de l'obstination de Valdès et de ses disciples à prêcher l'Évangile, avec ou sans la permission du clergé. C'est une des raisons pour lesquelles certains auteurs cisterciens : Alain de Lille et Joachim de Flore en particulier, condamnent si rigoureusement les Vaudois. — Ceux-ci, dans leur zèle à propager l'Évangile, se heurtent aux cathares, surtout dans le Midi de la France. En se basant sur l'Écriture sainte, ils s'efforcent de réfuter les théories de leurs adversaires. Un disciple de Valdès, l'Aragonais Durand de Huesca, se réconcilie avec l'Église romaine (1207). Déjà dans la période où il était attaché à Valdès, il a combattu l'hérésie cathare. Passé au catholicisme, il continue la même polémique avec le même zèle et suivant la même méthode. Dans un latin vigoureux et barbare, émaillé de néologismes, Durand relève les interprétations erronées des textes bibliques que soutiennent ses adversaires. Ainsi sa formation vaudoise joue un rôle dans son apologétique. Les « Pauvres catholiques », dont Durand est le chef, s'efforcent de réconcilier les cathares avec l'Église, sans autres armes que la prédication et la persuasion. Ce rôle n'est guère compris par leurs contemporains et le sera de moins en moins alors que la Croisade contre les Albigeois se déchaîne. Tandis que l'Ordre de saint Dominique s'enrichit des donations des Croisés, l'Ordre des Pauvres catholiques demeure dans l'ombre et finit par se dissoudre. — Nous ne présentons que l'un des faits mis en relief par ce livre magistral. Il y aurait d'autres éléments à souligner : l'analyse minutieuse des écrits de Durand de Huesca, l'étude de la politique d'Innocent III à l'égard des hérésies, l'évolution du valdéisme. L'ouvrage de Christine Thouzellier n'est pas d'une lecture facile. L'accueil remarquable qu'il a rencontré malgré son austérité est une preuve de sa valeur.

LYDIA VON AUW.

CHRISTINE THOUZELLIER : *Hérésie et hérétiques*. Vaudois, Cathares, Patarins, Albigeois. Roma, Edizioni di Storia e Letteratura. 1969, 273 p. (Raccolta di studi e testi, 116).

L'intérêt porté aux hérésies médiévales a engagé la direction des Edizioni di Storia e di Letteratura à Rome, à recueillir en un volume quelques études de Christine Thouzellier, publiées dans divers périodiques avant l'édition du *Liber contra Manicheos* de Durand de Huesca et l'ouvrage de synthèse : *Catharisme et valdéisme en Languedoc*, présenté ici même. La première de ces études aborde le problème controversé de l'origine des hérésies médiévales. Sont-elles nées, comme l'affirment certains historiens, avant tout de la protestation de la chrétienté devant les lacunes de l'Église et l'écart qui la séparait de l'Évangile primitif ? Sont-elles la résurgence de tendances dualistes, comme le manichéisme, qui, reparaisant, après des temps d'oubli, en Orient, envahissent l'Occident ? Si la plupart des hérésies de l'Europe occidentale sont nées d'un besoin de réforme et de retour à l'Évangile, (le valdéisme en est un cas typique), les

résurgences sont indéniables dans le catharisme. Selon Christine Thouzellier, les deux premières croisades ont contribué à la diffusion de l'hérésie dualiste en Occident. De Constantinople, l'hérésie bulgare a passé en France où l'on trouve en 1176 une église « francigen ». « L'albigéisme est né dans le berceau que l'hérésie bulgare, transportée dans un milieu franco-languedocien, lui a constitué. » — La publication de certains chapitres caractéristiques du *Liber antiheresis* de Durand de Huesca d'où sont dérivés d'autres écrits polémiques comme le *Liber contra Manicheos*, permet de saisir l'âpreté de la controverse anti-cathare et son évolution. Enfin des études sur le terme de « patarin » dont l'étymologie est contestée — ce nom est-il d'origine lombarde et dialectale ou d'origine grecque ? et sur celui d'Albigeois-Albi et la contrée qui porte ce nom n'a nullement été le seul foyer ni le plus important du catharisme — complètent ce volume où nous retrouvons les qualités signalées dans la recension de *Catharisme et Valdésisme en Languedoc*.

LYDIA VON AUW.

MAGDA MARTINI : *Fausto Socino et la pensée socinienne. Un maître de la pensée religieuse (1539-1604)*. Paris, Klincksieck, 1967, 128 p.

Cet ouvrage n'est pas une œuvre scientifique mais une compilation de G. Pioli, *Fausto Socino* (Modène 1952), principalement. L'auteur ne s'en cache du reste pas. Dans une première partie, elle retrace la vie de Socin. Né à Sienne en 1539, neveu de Lelio Sozzini, oncle vénéré qui semble l'avoir beaucoup influencé, il vécut jusqu'en 1574 à Florence, à la cour d'Isabelle de Médicis, puis, rompant avec le catholicisme, il s'installa à Bâle qu'il quitta en 1578 pour la Transylvanie à l'appel de Blandarata. Il passa ensuite en Pologne et s'établit à Cracovie où il mourut en 1604. Il réussit à vaincre habilement la méfiance de ses coreligionnaires les « Frères polonais ». Peu à peu, par sa science, son génie de la controverse et ses ouvrages, il acquit dans la secte antitrinitaire une influence prépondérante. Avec lui les multiples courants antitrinitaires se fondirent dans l'« unitarianisme ». Dans une deuxième partie, l'auteur a réuni des textes de Socin sur le Christ, la Trinité, la Rédemption, la Résurrection, etc. Enfin, dans la troisième partie, elle parle de la « tradition » socinienne qui, en passant par les Quakers, Milton, Kant, les idéalistes du Risorgimento, aboutit aux unions libérales contemporaines. Après cette généalogie dont nous laissons l'entière responsabilité à l'auteur, on trouve une série d'extraits d'auteurs du XIX^e et du début du XX^e siècle représentant cette « tradition », Soederbloem, Sabatier, Schweitzer, Bertrand, Monod. Toute préoccupée de montrer les liens de cette « tradition » avec Socin, l'auteur met d'abord en évidence chez ce dernier les thèmes qui le rendent proche du libéralisme du dernier siècle. Ceci au détriment d'une étude plus poussée de ce qui fait l'intérêt et l'originalité de Socin : sa méthode exégétique. Il serait en effet passionnant et important de voir comment elle s'est constituée et en quoi et pourquoi elle diffère ou se rapproche de celle d'exégètes comme Erasme ou Th. de Bèze. D'autre part, il faut déplorer l'absence de tout renvoi bibliographique direct aux œuvres de Socin qui rend toute vérification ou recherche ultérieure fort difficiles. Socin n'est pas tant dans ce livre l'objet d'une étude historique sans passion que le porte-drapeau d'un courant théologique. Ceux qui adhèrent à ce courant y trouveront peut-être leur compte, pas les historiens.

OLIVIER FATIO.

MICHEL DUPUY : *Bérulle et le sacerdoce*. Etude historique et doctrinale. Textes inédits. Paris, Lethielleux, 1969, 441 p.

Probe, solide, fortement documenté, tel nous apparaît ce livre, préfacé par Jean Orcibal — ce qui est une recommandation insigne. Michel Dupuy qui a, dans un livre précédent, étudié l'adoration chez Pierre de Bérulle, s'efforce de discerner et de préciser la notion du sacerdoce chez ce prélat dont la vie tout entière fut dominée par le désir de réformer le clergé séculier en le rendant conscient de sa dignité selon l'Évangile. L'auteur trace un tableau impartial de l'état du clergé français au début du XVII^e siècle. S'il ne faut pas en exagérer les ombres, la situation était, pour le moins, préoccupante. Prêtres trop nombreux, souvent sous-occupés (ce qui nous étonne !), bas clergé souvent misérable ; ignorance chez les uns, indifférence spirituelle chez les autres. Le clergé régulier souffre des mêmes faiblesses mais en une moindre mesure. Quelques Ordres : Capucins, Chartreux, Jésuites se distinguent par leur activité, leur esprit d'initiative ou de sacrifice. Bérulle entre dans le sacerdoce, mais garde une sympathie indéniable pour les Ordres dont il s'inspire souvent. Il encourage l'entrée des Carmélites réformées d'Espagne en France. L'exemple, en Italie, des Oratoriens de Philippe de Néri et des Oblats de saint Ambroise à Milan le pousse à fonder une congrégation de prêtres — l'Oratoire — qui doivent être les auxiliaires désintéressés de l'épiscopat. — Le dogme de l'Incarnation est au centre de la pensée ou plutôt de la vie de Bérulle. Comme Dieu a envoyé le Christ dans le monde, le Christ a envoyé ses apôtres. Le prêtre est, de par son ministère, intimement lié au Christ. Le sacerdoce est indélébile. Le vrai prêtre exerce un ministère de sanctification et d'édification. — Il est curieux de constater comment, à travers les siècles, quelques idées du Pseudo-Denys ont dominé la notion catholique du sacerdoce. On en retrouve des traces chez Bérulle. Il semble aussi que plus le fondateur de l'Oratoire cherche à définir ce que doit être le sacerdoce particulier, plus nette apparaît, au-delà de cette forme de service, la vocation du sacerdoce universel.

LYDIA VON AUW.

PIETRO ZOVATTO : *La polemica Bossuet-Fénelon*. Introduzione critico-bibliografica. Padova, Biblioteca di Scienze religiose a cura della Rivista « Studia Patavina », n^o 1, 1968, 120 p.

Cette introduction à un ouvrage intitulé « Fénelon e il quietismo », donne envie de connaître le livre même. L'ampleur de l'information et la richesse de la bibliographie sont peu communes. Pour l'auteur, la polémique entre Bossuet et Fénelon ne fut pas seulement un conflit psychologique entre deux grandes personnalités, sa portée est bien plus vaste, ses répercussions plus lointaines. Les jugements très divers qu'elle suscita, la manière dont elle divisa les esprits à la fin du XVII^e et au début du siècle suivant, prouvent qu'elle touchait à un problème essentiel : la valeur du mysticisme, son droit à l'existence, pour ainsi dire. La défaite du quiétisme devait favoriser en France la montée du scepticisme qui triompha au XVIII^e siècle. Sauf quelques exceptions, la plupart des critiques et des historiens français ont tenu le parti de Bossuet jusqu'à l'abbé Brémond. Après la parution de *l'Histoire littéraire du sentiment religieux en France* et de *l'Apologie pour Fénelon* (en 1911), un courant plus favorable à l'archevêque de Cambrai s'est manifesté. Actuellement on étudie avec impartialité les origines, le déroulement et les conséquences de ce conflit. Pietro Zovatto rend hommage aux travaux de J. Orcibal, L. Cognet, H. Hillenaar pour ne citer que quelques noms.

LYDIA VON AUW.

THOMAS VAN DEN END : *Paolo Geymonat e il movimento evangelico in Italia nella seconda metà del secolo XIX*. Torino, Claudiana, 1969, 354 p.

Une biographie consciencieusement documentée et très complète. Paul Geymonat (1827-1907) ne fut ni un grand théologien, ni une figure de premier plan de l'Eglise vaudoise du Piémont mais il n'en a pas moins accompli un travail des plus nécessaires. Non seulement il fut à Gênes, puis à Florence, un évangéliste dévoué qui révéla à plus d'un Italien la valeur religieuse et morale du protestantisme mais il fut un artisan infatigable de l'unité des Eglises évangéliques italiennes. Comparées aux grands problèmes œcuméniques d'aujourd'hui, les divisions des communautés italiennes du XIX^e siècle apparaissent singulièrement mesquines. Elles s'expliquent par la diversité d'origine de ces communautés, fondées souvent par des étrangers (Anglais ou Américains) et par les tendances sectaires de certaines d'entre elles, plymouthistes, c'est-à-dire darbistes, et farouchement congrégationnalistes. Plus ancienne et pour ainsi dire autochtone, l'Eglise vaudoise du Piémont avait tendance, comme toutes les minorités longuement persécutées, à se replier sur son glorieux passé. Elle se sentait étrangère dans l'Italie nouvelle du Risorgimento ; elle craignait en se rapprochant d'autres Eglises de perdre son caractère propre et son nom. Le mérite de Geymonat fut de comprendre la mission évangélisatrice de l'Eglise Vaudoise dans la péninsule et d'accomplir cette évangélisation dans un esprit large et fraternel. Certains dirigeants ne comprirent pas cette attitude. Ils exigeaient des communautés nouvelles une soumission et une dépendance auxquelles celles-ci consentaient difficilement. De là des heurts dont Geymonat eut à souffrir. Mais il réussit le tour de force d'être à la fois Vaudois convaincu, professeur à la Faculté vaudoise de théologie et pasteur d'une communauté florentine indépendante et de se faire aimer et respecter dans les deux camps. S'il ne parvint pas à mener à bien l'unité des Eglises italiennes, s'il n'arriva pas non plus à éveiller dans le peuple et surtout dans l'élite, tout l'intérêt qu'il aurait désiré pour le protestantisme, ses efforts ont tout de même été bénéfiques et sa personnalité mérite d'être sauvée de l'oubli.

LYDIA VON AUW.

HEINRICH KARPP : *La pénitence. De l'origine de la pénitence dans l'Eglise ancienne*. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1970, xxxix + 353 p. (Traditio Christiana. Textes et commentaires de la théologie patristique, vol. I.)

La tradition des Pères des premiers siècles est le patrimoine commun de toutes les Eglises chrétiennes. Etant donné l'importance œcuménique de ces sources, ce n'est pas étonnant qu'elles soient éditées dans plusieurs grandes collections. La nouvelle série « Traditio Christiana » veut combler une lacune : elle entend présenter les textes les plus importants des premiers siècles chrétiens en les groupant autour de *thèmes centraux* de la foi chrétienne. Chaque volume permettra ainsi de suivre l'évolution d'un concept théologique ou d'une institution ecclésiale à travers la période des origines. — Puisque les textes sont présentés en langue originale et accompagnés d'une traduction moderne, « Traditio Christiana » s'adresse aux spécialistes et aux laïcs avertis. Une introduc-

tion générale situe les problèmes particuliers de chaque volume, et un riche commentaire de notes explicatives, trois index (index des auteurs, des références bibliques, des matières), ainsi qu'une bibliographie facilitent une étude approfondie des textes. — Conformément à son but, la nouvelle collection est d'une orientation interconfessionnelle et internationale. La composition du Comité des éditeurs en est un reflet fidèle : on y trouve des théologiens catholiques-romains et orthodoxes, et parmi les protestants des théologiens anglicans, luthériens et réformés. Chaque membre du comité représente en outre un pays où se trouvent des centres d'études patristiques : la France, les Pays-Bas, l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre, les Etats-Unis. La série est publiée simultanément en français, en allemand, en italien (et bientôt en anglais). — L'auteur du premier volume, professeur d'histoire de l'Eglise à Bonn et philologue diplômé de langues anciennes, a consacré plusieurs années de travail à la recherche, la traduction et l'étude des textes traitant de la pénitence dans l'Eglise ancienne. Sa quête le conduit des origines néotestamentaires à Origène (pour la fraction orientale de l'Eglise) et à Cyprien (pour la fraction occidentale). Le volume réunit 198 textes différents. On y trouve des extraits étendus du « Pasteur » d'Herma, des traités de Tertullien, « De la pénitence » et « De la pudicité », ainsi que de la Correspondance de Cyprien. Mais on sera reconnaissant à l'auteur qu'il ait bien voulu présenter aussi des sources moins connues sur les montanistes, sur Marcus le gnostique, sur Natalius, etc. Très utile sera également sa collection des textes importants des deux théologiens alexandrins Clément et Origène. Le recueil sera d'une grande aide pour l'élucidation de l'origine de la pénitence dans l'Eglise ancienne, thème dont l'intérêt œcuménique est évident.

WILLY RORDORF.

LÉON TOLSTOÏ : *Abrégé de l'Evangile*. Texte présenté, établi, traduit et confronté avec l'Edition synodale et la Bible de Jérusalem par Nicolas Weisbein, professeur à la Sorbonne. Paris, Klincksieck, 1969, xxv + 337 pp.

Auteur d'un ouvrage capital sur l'*Evolution religieuse de Tolstoï*¹ et, plus récemment, d'un *Tolstoï* dans la collection « Philosophes » des Presses Universitaires de France, Nicolas Weisbein, professeur de littérature russe à la Sorbonne, nous donne ici une édition bilingue de « l'Evangile selon Tolstoï », publié pour la première fois à Genève en 1890. — On sait la place essentielle que l'étude de l'Evangile a tenue dans l'élaboration du « tolstoïsme », qui devait exercer une si grande influence sur l'Europe intellectuelle du début du XX^e siècle. Ramené au christianisme par la grande crise métaphysique de 1879-1880 dont il a laissé le témoignage dans sa *Confession*, persuadé par l'exemple du paysan russe que seule la doctrine du Christ pouvait donner un sens à la vie, Tolstoï la croit cependant altérée par la tradition juive et par l'enseignement de l'Eglise. Il entreprend donc de réunir et d'émonder les quatre Evangiles « d'après le sens

¹ Librairie des Cinq Continent, Paris 1960 ;

de la doctrine ». Les trois volumes de la *Réunion et traduction des quatre Evangiles*, publiés à Genève en 1892-1894 nous donnent le détail de son travail d'exégèse et de critique ; l'*Abrégé de l'Evangile* en présente les résultats, précédés d'une *Introduction* où Tolstoï explique et justifie une entreprise apparemment sacrilège, qui substitue aux textes canoniques un Evangile tolstoïen. — L'édition de N. Weisbein confronte page à page le texte de Tolstoï (dans l'original et en traduction) avec les versets dont il s'inspire. Des listes établies avec le plus grand soin nous permettent de repérer avec précision les passages que Tolstoï a rejetés chez les quatre Evangélistes, les versets qu'il a tronqués, ceux qu'il a développés, ceux qu'il a réunis. On connaît le sens général de ces modifications, que rappelle du reste la préface de N. Weisbein : rationaliste conséquent, Tolstoï a soigneusement éliminé de son récit toute trace de surnaturel, toute allusion aux miracles du Christ ou à l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament. En fait, sous sa plume, l'Evangile cesse d'être un récit pour devenir l'exposé cohérent d'une doctrine métaphysique et morale axée sur la primauté de l'esprit sur la chair, et sur la loi d'amour et de non-résistance au mal : la division du texte en douze chapitres dont les titres sont : « Le Fils de Dieu », « Le service de Dieu », « Le principe de la vie », « Le Royaume de Dieu », « La vie véritable », « La fausse vie », etc..., témoigne bien de cette transformation radicale. — Littérairement, le texte de Tolstoï n'est pas sans mérites : on sent comment l'écrivain a cherché à actualiser le message évangélique tel qu'il l'entend en transposant les formules traditionnelles et les termes historiques et locaux dans un registre plus accessible à l'homme du peuple : Marie est « grosse » de Jésus, le chef de la synagogue devient un marguilier, les talents des roubles et le figuier un pommier. La traduction, précise et fidèle, de N. Weisbein, nous fait bien sentir cet aspect du travail de Tolstoï. Et pourtant, dans l'ensemble, le moraliste et le philosophe étouffent ici l'artiste. Le rationalisme de Tolstoï le rend aveugle à la poésie propre du texte évangélique : « Je suis le pain vivant descendu du ciel » devient « Ma doctrine est l'aliment de vie, nourriture venue du ciel » : ainsi, constamment, le symbole est interprété, explicité, apauvri en allégorie. On ne peut s'empêcher d'opposer cette attitude à celle d'un autre grand écrivain russe, Boris Pasternak. Il est frappant que ce soient précisément les épisodes rejetés par Tolstoï qui aient inspiré à Pasternak quelques-uns des plus beaux poèmes du *Docteur Jivago* : l'*Etoile de Noël*, le *Miracle* (sur la malédiction du figuier), la *Semaine Sainte* (sur la Résurrection). Il est vrai que pour Pasternak, l'essentiel dans l'Evangile, ce ne sont pas « les maximes morales et les règles contenues dans les commandements », mais « ce que le Christ a exprimé en paroles tirées de la vie courante, éclairant la vérité par la lumière du quotidien. Au fond de tout ceci, il y a l'idée que les liens qui unissent les mortels sont immortels, et que la vie est symbolique parce qu'elle a un sens. » Il y a là deux attitudes diamétralement opposées devant le message évangélique, et si celle de Tolstoï a pour elle sa rigueur intransigeante, celle de Pasternak est peut-être malgré tout plus riche et plus féconde.

MICHEL AUCOUTURIER

FRIEDRICH WINTZER : *Die Homiletik seit Schleiermacher bis in die Anfänge der « dialektischen Theologie » in Grundzügen*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1969, 231 p. (Arbeiten zur Pastoraltheologie, Band 6.)

Ce travail d'habilitation présenté à la Faculté de Goettingue pose le diagnostic de cent-cinquante années d'homilétiques de langue allemande (Vinet fait seule exception, cité selon la traduction de son Homilétique). F. Wintzer a tenté de classer les auteurs et leurs programmes au long de trois périodes : le XIX^e siècle, de 1890 à 1920, la théologie dialectique ; le dernier chapitre est consacré à W. Trillhaas qui, en remettant périodiquement sur le métier son « Evangelische Predigtlehre » de 1935 (5^e édition en 1964), illustre assez bien la constante évolution de la discipline, du premier Barth à nos jours. A l'heure où certains (D. Bastian, G. Otto, par ex.) proposent de reprendre les questions de Schleiermacher laissées en suspens, il n'est pas inutile de disposer des analyses sérieuses menées dans ce livre, qui est un bon manuel avec les limites que suppose le genre.

CLAUDE BRIDEL.

L. BEIRNAERT, C. DARMSTADTER, etc. : *La relation pastorale*. Paris, Le Cerf, 1968, 259 p. (Cogitatio fidei.)

THÉOLOGIE
CONTEMPO-
RAINE

Une dizaine de rapports, autant de communications et le résumé de discussions par groupes constituent ensemble ce volume d'actes du Congrès de Louvain de l'Association catholique internationale d'Etudes médico-psychologiques. Parmi les participants pour la plupart belges et français, on est heureux de relever le nom de Thierry de Saussure, chargé de cours dans les Facultés romandes de théologie protestante. Mais il ne s'agit pas de nous engager sur la voie des revendications confessionnelles ; réjouissons-nous plutôt de ce que des travaux d'une telle valeur puissent être connus du plus large public. Déjà, ils ont fait l'objet des entretiens de tel groupe spécialisé dans l'un de nos Centres protestants d'études ; ils méritent d'être lus et médités par tous ceux qui exercent la difficile responsabilité pastorale. Nous les rendons particulièrement attentifs à la deuxième partie de l'ouvrage intitulée « La relation pastorale individuelle » ; à côté d'une introduction théologique peut-être un peu floue et de descriptions concrètes, ils trouveront là trois études très accessibles traitant des rapports de la psychanalyse, de la psychologie religieuse et de la pastorale. L'exposé du P. Antoine Vergote nous a semblé particulièrement remarquable. Nous voici enfin au-delà des refus stériles et méprisants du dialogue et de la collaboration entre psychologues et pasteurs ; mais pour y réussir, il faut se mettre au travail.

CLAUDE BRIDEL.

PAUL JOHNSON : *Psychologie der pastoralen Beratung*. Wien-Freiburg-Basel, Herder, 1969, 192 p.

La nouvelle collection de Herder, « Theologie Konkret », est consacrée à des ouvrages traitant de la confrontation de la foi avec les problèmes d'actualité. Elle s'ouvre sur une contribution du professeur américain Johnson, qui enseigne la psychologie et le « pastoral Counseling » à l'Université de Boston. On aura reconnu au passage un disciple des idées de Carl Rogers (cf. « Psychothérapie et relations humaines », Paris-Louvain, 1965), qui tente de les appliquer à la pratique de l'entretien pastoral. Le maître et l'élève ne sont pas exempts d'une

bonne dose d'optimisme, mais ils donnent chemin faisant de bons conseils aux pasteurs trop bavards. L'appareil théologique est mince et c'est dommage, car seule une solide anthropologie biblique peut préserver le lecteur de se saisir de ces techniques comme d'une « psychanalyse du pauvre » !

CLAUDE BRIDEL.

PAUL TILLICH : *Dynamique de la foi*. Tournai, Casterman, 1968, 140 p. (Actualité religieuse, 26.) — *Le christianisme et les religions* (précédé de : *Réflexions autobiographiques*). Paris, Aubier, 1968, 176 p. (La Philosophie en poche.)

Deux ouvrages de philosophie de la religion à la portée de chacun, et qui conduisent à une vision très claire de la réinterprétation que Tillich propose dans le domaine de la pensée religieuse. Autour de la notion de « préoccupation ultime », il regroupe et critique aussi bien les religions traditionnelles que les « quasi-religions », expression qu'il applique aux idéologies politiques. Sa critique vise une certaine pureté de cette « foi » qui est relation à un Absolu infini, et non absolutisation d'une réalité finie. Il vaut la peine de suivre ce cheminement, typique d'une certaine revivification actuelle de la religion — et de le suivre à l'aide des réflexions autobiographiques qui introduisent au second essai : on y sent nettement l'effet des deux crises intellectuelles liées aux deux guerres de ce siècle, d'abord une théologie de la culture imprégnée de socialisme religieux, puis « après la seconde guerre mondiale, je fus plus sensible aux éléments tragiques qu'aux éléments dynamiques de nos existences historiques, et en perdant le goût pour la politique active je perdis le contact avec elle » (p. 50). Les théologiens doivent sans doute traverser l'ascèse de cette tragique abstraction religieuse (une foi en un Absolu sans nom), s'ils veulent se rendre compte de leur insertion culturelle et sociale : ils participent en effet à la crise « tragique » d'un humanisme qui perd « le goût pour la politique active », faute de se sentir la force de la maîtriser. Traverser cette ascèse (sans y croire !) peut représenter, pour un théologien qui choisit une nouvelle insertion culturelle et pratique, un moyen de se débarrasser de ce genre de foi innommable et religieuse, afin de replacer l'Évangile au cœur des « éléments dynamiques de nos existences historiques ».

JEAN-PIERRE THÉVENAZ.

FRIEDRICH GOGARTEN : *Die Frage nach Gott*. Tübingen, Mohr, 1968, 220 p.

GERHARD EBELING : *Frei aus Glauben* (Conférence pour le 450^e anniversaire de la Réforme). Tübingen, Mohr, 1968, 26 p. (Sammlung gemeinverständlicher Vorträge, 250.)

Mettre en œuvre dans notre situation culturelle présente la redécouverte luthérienne de la foi justifiante et libératrice, tel est le but commun du dernier cours prononcé par F. Gogarten et de la conférence de G. Ebeling. On trouvera ici, poussée dans ses conséquences radicales, la réflexion de théologiens de la sécularisation ; parmi ces conséquences, on notera surtout ceci : l'appréciation positive de la sécularisation se renverse soudain, chez l'un et l'autre auteur, en une dramatisation de la crise actuelle de cette sécularité. *Tiefe Freiheitskrise* (Ebeling, p. 10), *grausame, bedrohende Knechtschaft unter eben diese Welt* (Gogarten, p. 62) ; la réponse à cela tient en un mot quasi magique : *Verantwortung*. Conduites à l'aide de ce schéma, les interprétations de Luther sont intéressantes dans leur unilatéralité même ; car elles poussent à se demander, une fois décelés

les fondements sociologiques et politiques de ce sentiment de crise, si la théologie de Luther même, dont nous vivons, ne pourrait pas s'expliquer également, dans son type de questions, par une crise sociale semblable. Or nous ne savons pas encore quelle position la prédication chrétienne authentique doit prendre au sein d'une crise socio-culturelle : la théologie de la justification et de la sécularisation est-elle la seule position non conservatrice ? Faut-il préférer la théologie de la réconciliation, au sens de la récente Conférence réformée de Nairobi ? Ou ne devrait-on pas oser une parole politique plus globale, portant en elle non la crise de la liberté, mais sa recherche active ? — F. Gogarten le craignait sans doute, lui qui, après une valorisation positive de l'athéisme, prétend discerner dans le socialisme un tout autre athéisme, méritant quant à lui d'être « l'exacte alternative » (p. 162) et le rival privilégié de la foi.

JEAN-PIERRE THÉVENAZ.

EDWARD H. MADDEN et PETER H. HARE : *Evil and the Concept of God*. Springfield, Thomas, 1968, 142 p.

L'impossibilité de toute « cosmologie religieuse » (par opposition à « naturaliste ») est démontrée par la plus stricte logique en fonction du problème classique du Mal. Pour ces deux philosophes new-yorkais, quelle que soit la façon dont on parle de Dieu, on s'avère incapable de tenir compte de façon sensée du Mal, de l'existence de faits injustifiables ; les tentatives d'une série de théologiens et de métaphysiciens sont critiquées dans ce sens. — La perspective est limitée par son caractère exclusivement négatif, par une définition abstraite et unilatérale aussi bien de la religion que du « naturalisme » prôné, et surtout par l'absence totale de la réalité humaine et vivante au cœur de laquelle s'expriment un soupir de douleur et un espoir de libération.

JEAN-PIERRE THÉVENAZ.

Le Père Chenu : La liberté dans la foi. Textes choisis et présentés par Olivier de la Brosse, O.P. Paris, Le Cerf, 1969, 250 p. (Chrétiens de tous les temps, 36.)

Pour qui ne connaît pas le P. Chenu par ses deux recueils parus en 1964 (Ed. du Cerf), et pour qui n'a pas suivi cinquante ans d'évolution de l'Eglise, cette présentation en collection de poche brosse un portrait qui pousse constamment à la réflexion. Il vaut la peine de faire connaissance avec un homme qui sait exactement dans quelle situation historique et dans quel but et de quelle manière il fait de la théologie : son métier d'historien, dès 1920, lui sert d'instrument critique pour retrouver dans les théologiens traditionnels des hommes aussi engagés dans leur temps qu'il l'est lui-même dans le sien. Et on voit combien il l'est à travers de nombreux récits souvent inédits : engagement dans le combat pour la liberté dans l'Eglise (mis à l'index en 1942, il est devenu théologien du Concile), engagement aussi dans le combat de la classe ouvrière et des « masses humaines, mon prochain » (conférence de 1964). Le véritable but d'une parole théologique est retrouvé dans ces engagements : c'est d'ouvrir des brèches dans la pratique et la pensée ; c'est de dire l'incarnation dans l'histoire. (Savoir dans quelle mesure les catégories théologiques du P. Chenu y réussissent vraiment est une question pour plus tard...) De ces cinquante ans d'histoire (présentés en fin d'ouvrage dans une chronologie comparée où figurent les événements du monde et de l'Eglise — très utile !), retenons trois jalons : dans les luttes ouvrières des chrétiens autour de 1936, « c'est d'une mystique qu'il

s'agit » (p. 73, jusqu'à 85) ; dans la crise générale des structures après 1945, il faut voir « la matière toujours dramatique et toujours neuve d'une incarnation continuée » (p. 129) ; dans la charité devenue politique avec les années 60, « c'est d'espérance qu'il s'agit » (p. 211).

JEAN-PIERRE THÉVENAZ.

IGNACE BERTEN : *Histoire, révélation et foi — Dialogue avec W. Pannenberg*. Bruxelles, Le Cep, 1969, 118 p.

Couronnée par un échange de lettres avec le théologien protestant allemand, cette présentation d'une des principales réflexions sur l'histoire dans la théologie actuelle est l'œuvre d'un jeune dominicain belge, unanimement loué pour la qualité de son travail. Clair et concis, il nous conduit, à travers les cent pages de sa brochure, aux problèmes centraux d'une prédication chrétienne partant de l'historicité de Jésus. « Nous ne sommes pas à l'écoute d'une parole divine nous venant d'en-haut : nous voyons un événement et le sens qui lui est immanent » (p. 91). Quiconque se réclame de Jésus ne peut éviter ce problème, sinon cette solution ; la connaissance des travaux de Pannenberg est donc des plus urgentes et nécessaires, avec d'autres comme J. Moltmann, dans une perspective complémentaire et critique face aux réflexions herméneutiques « post-bultmanniennes ». Sans doute a-t-on l'impression, avec les catégories de Pannenberg, de prendre l'histoire si « fondamentalement » qu'on en perd la richesse empirique et le mouvement dialectique nouveauté/ancienneté ; mais il est trop tôt de critiquer si l'on n'a pas abordé avec soin l'ensemble de la question comme une de celles où la prédication chrétienne joue son avenir.

JEAN-PIERRE THÉVENAZ.

XXX : *Mysterium salutis* — Dogmatique de l'histoire du salut — tome I, vol. 1-4, tome II, vol. 8. Paris, Le Cerf, 1969-1970, 5 vol. de 308 p., 320 p., 399 p., 272 p., 398 p.

Comme l'indique son sous-titre, *Mysterium salutis* se présente sous la forme non pas d'une dogmatique catholique classique, c'est-à-dire comme une dogmatique qui suit le plan de la *Somme* de s. Thomas et commente ses articles, mais selon le plan de l'histoire du salut, d'abord ses structures, puis son histoire avec le Christ, ensuite l'événement Jésus-Christ, l'Eglise, communauté de l'Homme-Dieu et enfin l'homme sauvé et la voie du salut. C'est dire l'originalité de l'entreprise et ses dimensions, puisque, si elle peut être achevée, elle comprendra plus de vingt volumes. Ses auteurs se recrutent parmi les meilleurs théologiens catholiques surtout de langue allemande, qui, pour la plupart, ont joué un rôle de premier plan lors de Vatican II. Cette dogmatique paraît simultanément en diverses langues ; ses bibliographies comportent de nombreux titres français protestants. Elle sera donc un utile instrument de travail non seulement pour les étudiants et pour les pasteurs, mais aussi pour les professeurs protestants d'autant plus que K. Barth, O. Cullmann, E. Brunner, leurs disciples occupent, comme il se doit dans une dogmatique de l'histoire du salut, une place de choix, pour ne pas dire la première. Bref, à lire ces chapitres riches d'information, de réflexion et de substance théologiques, on a le sentiment de se trouver en pays de connaissance ; le renouveau biblique est passé par là,

la scolastique scolaire a cédé du terrain. On se croirait, à première lecture, à la veille d'un événement de portée œcuménique, les directeurs de l'édition allemande J. Feiner et Löhner, de l'édition française R. Rigenbach en sont convaincus. Pour en être persuadé, attendons la parution des prochains volumes. Dans les premiers publiés, A. Darlap esquisse l'histoire d'une théologie centrée sur le rapport kérygme-acte de foi, analyse le concept « histoire du salut » à la lumière des études contemporaines sur l'historicité (relation entre l'histoire générale du salut et de la révélation et celle de la Parole attestée par l'Écriture). Cette mise au point sur les origines, le développement et les composantes de l'histoire du salut, la seule que nous ayons de ce genre en français, donne le ton de l'entreprise. H. Fries passe en revue les diverses conceptions de la révélation, ses sources bibliques. P. Lengsfeld traite de la tradition du point de vue philosophique, scripturaire et de son usage en dogmatique, de ses relations avec l'Écriture. Le passage de la Parole à l'Écriture, les problèmes d'introduction à la Bible et d'herméneutique sont présentés par H. Haag et Hasenhuth. L'Église comme actualisatrice de la révélation et sa médiatrice (J. Feiner), son Magistère (conciles, pape, leur infaillibilité) (M. Löhner), les Pères et les théologiens (B. Stüder) constituent les organes de transmission de la révélation, tandis que ses modes s'expriment dans la liturgie (A. Stenzel), les dogmes (K. Rahner, K. Lehmann) dans leurs rapports avec le kérygme et leur développement, dans l'art (U. von Balthasar) J. Trütsch et J. Pfammater définissent la foi dans ses données bibliques et théologiques et G. Söhngen la théologie dans la lumière du Mystère de la sagesse de Dieu, dans ses rapports avec les sciences et les philosophies et selon l'esprit de s. Thomas. Ce résumé montre combien l'étude des structures de l'histoire du salut recouvre des sujets traités soit dans les introductions aux deux Testaments, soit dans celle à l'histoire des dogmes, soit dans les prolégomènes à la dogmatique. Les répétitions étaient inévitables. Il y a parfois des longueurs. Les contributions ne sont pas d'égale qualité. Le sentiment de se trouver devant des dissertations d'allure encyclopédique quelquefois, ou très personnelle ailleurs (surtout dans les exposés magistraux de Rahner, de Söhngen qui résument leurs recherches) se retrouve à la lecture du volume consacré au péché (P. Schoonenberg), aux anges et démons (M. Seemann, D. Zähringer), au besoin de rédemption dans la Bible et le monde extra-biblique (B. Stoeckel) et à l'Ancien Testament (J. Scharbert). Cette brève présentation nous permet déjà quelques remarques : une théologie de l'histoire du salut s'appuie sur les théologies bibliques et la théologie positive ; elle est plus descriptive que déductive en tout cas dans ses prémices ; elle est donc tributaire de la méthode historico-critique que les spécialistes de l'Écriture et de l'histoire des dogmes mettent plus ou moins en œuvre ; c'est dire que ses résultats devraient être toujours soumis au plus ample informé de ses sources. C'est pourquoi le problème des rapports entre le dessein de Dieu supposé trans-historique et sa réalisation dans la contingence est loin d'être posé correctement et d'être résolu (s'il peut l'être), malgré les analyses d'un Darlap, d'un Rahner, d'un Söhngen et d'autres. Sauvera-t-on la dogmatique des critiques qu'on lui adresse aussi bien du côté des sciences bibliques que du côté de la philosophie, en renonçant aux audaces de la raison théologique de la scolastique et en revenant à une théologie kérygmatisée s'élabore au fil de l'histoire, au ras de l'empiricité ? Ces premiers volumes soulèvent cette question à chaque page. C'est ce qui fait leur intérêt, mais aussi leurs limites. Malgré ces réserves, *Mysterium salutis* est un événement théologique des plus significatifs.

GABRIEL WIDMER.

RENÉ LAURENTIN : *Développement et salut*. Paris, Le Seuil, 1969, 336 p.

Partout se pose de façon aiguë le problème des rapports entre l'Eglise et le monde. Partout les chrétiens s'interrogent sur les motivations de leur action d'hommes dans l'élaboration d'une société nouvelle. Partout des solutions sont proposées, comme une participation à une recherche commune ; la discussion œcuménique est largement ouverte et nulle part n'apparaît une solution exhaustive et définitive. — A cette recherche, René Laurentin apporte une contribution importante. Il s'interroge sur les relations du salut et du développement. — Il constate d'abord que l'Eglise est le lieu de rencontre de ces deux dimensions de la vie humaine puisque le développement doctrinal est lié à la marche du développement culturel. De façon toute pratique, les Eglises (celles d'Amérique latine en particulier) ont senti qu'elles ne pouvaient pas vivre *la foi et la charité* en dehors du cadre précis d'un développement humain social et économique global. L'aventure humaine totale n'est pas dissociable du risque de la foi et de l'obéissance au Christ. L'auteur montre que ce problème est un problème mondial. Il rappelle les étapes de la recherche de fidélité du mouvement œcuménique à cet égard. Il cite Visser 't Hooft : « se montrer satisfait de soi devant la misère du monde, c'est être coupable d'hérésie dans l'ordre du comportement » (souligné par l'auteur). — S'il y a hérésie, peut-on parler d'une « théologie du développement ? » Mieux vaut dire : « réflexion théologique sur le développement ». Mais quel rapport y a-t-il entre ces deux domaines ? Les thèmes de réflexion peuvent être groupés sur deux lignes de recherche : « La perspective renouvelée d'un devoir de charité à la mesure des problèmes d'aujourd'hui et la révélation du rôle cosmique du Christ, selon Saint Paul ». Ce dernier thème contient celui de l'eschatologie. Y a-t-il une opposition irréductible entre l'eschatologie de continuité (de type progressiste) et l'eschatologie de discontinuité (de type attentiste) ? Est-il nécessaire, pour réconcilier à tout prix la foi avec la politique, de recourir aux schémas sécularistes selon lesquels « la politique remplace la métaphysique comme langage de la théologie » (H. Cox) ? — Pour répondre, il faut interroger les textes bibliques. Une part importante de l'ouvrage est consacrée à cet examen. Mais peut-être celui-ci aurait-il gagné en clarté si l'interprétation des textes n'avait pas été faite principalement à la lumière de la théologie et du magistère (selon la méthode romaine) plutôt que le contraire (selon la méthode réformée) ? (Il faut bien reconnaître que les deux méthodes ont leurs pièges et qu'elles sont complémentaires à partir du moment où chacune d'elle renonce à se croire la seule « scientifique »). — Après cet examen, Laurentin reprend la question du rapport Salut-Développement en montrant les aspects anciens et permanents du problème (nouveau visage d'un devoir de toujours) et les conditions nouvelles qui créent de nouvelles exigences (phénomènes sociaux pathologiques graves, urgence inéluctable). Du point de vue fondamental, il faut répudier un certain nombre de dissociations injustifiables qui sont intervenues dans la théologie occidentale (espace du monde et espace propre à l'Eglise, temporel et spirituel, religion et justice sociale, nature et surnature, corporel et spirituel, foi et œuvres) et opérer « la réconciliation des options opposées » grâce à un examen nouveau des réalités anciennes (amour, incarnation). Il ne faut pas supprimer les antinomies complémentaires ; s'il y a disproportion et dans une certaine mesure hétérogénéité entre la construction temporelle du monde et son achèvement transcendant, il n'y a pas nécessairement discontinuité, comme l'atteste précisément la

continuité de l'amour divin manifesté dans l'incarnation : les œuvres de Dieu et de l'homme ne s'opposent pas mais se rencontrent dans un même mouvement. Choisir entre deux antinomies complémentaires est souvent le propre de l'hérésie. — Cela ne veut pas dire qu'il y ait *identité* entre le développement et le salut. Bien au contraire. La dernière partie du volume est consacrée à une très claire description des ambiguïtés du développement qui ne laissent plus d'équivoque et au douloureux problème de la violence. Une intelligente recherche des normes et des critères nécessaires pour travailler dans le relatif, une réflexion pertinente sur les différenciations et les coïncidences de la mission et du développement terminent cet important ouvrage complété par une abondante bibliographie.

ANDRÉ BIÉLER.

Le printemps de Boquen. Paris, L'Epi, 1969, 35 p.

Il s'agit d'un événement dont on a beaucoup parlé, voici un peu plus d'une année, et sur lequel, depuis, le silence s'est fait. Mais l'expérience de Boquen est une de ces tentatives qui sont à la fois des symptômes et des présages : symptômes des temps troublés et de l'incertitude spirituelle où nous vivons, présages, nous l'espérons, d'un approfondissement de la vie chrétienne et d'une fraternité plus réelle. — Dom Bernard Besret, jeune abbé cistercien d'une petite abbaye bretonne, avait réuni autour de son couvent une foule étonnante de sympathisants. Au centre de ce rayonnement l'eucharistie, célébrée par la liturgie mais prolongée dans la vie pratique de tous les amis de Boquen et créant entre eux une étroite solidarité spirituelle. Quelques-uns aspiraient à la vie monastique, d'autres étaient engagés plus ou moins profondément dans la vie laïque. L'abbé faisait preuve d'une extrême discrétion ; loin de recruter des novices pour son abbaye, il recommandait à ceux qui croyaient avoir entendu un appel de réfléchir au sens de leur vocation et de l'éprouver. La vie eucharistique de l'abbaye débordait à l'extérieur et suscitait une fraternité très large entre religieux et laïcs. Bien que l'évêque du diocèse approuvât l'activité du prieur, les autorités de l'Ordre, et peut-être de Rome, s'émurent de ces innovations et brusquement condamnèrent Dom Bernard en lui enjoignant de quitter son abbaye. Dom Bernard se soumit. Il est impossible de lire sans admiration son discours d'adieu et sa profession de foi, en date du 26 octobre 1969. — Le printemps de Boquen : un printemps fauché ou gelé comme tant d'autres passés ou présents. Mais entre l'hiver et le printemps, n'est-ce pas ce dernier qui finit par l'emporter ?

LYDIA VON AUW.

W. MOLINSKI, J. HOMEYER u. J. DIKOW : *Katholische Schule von morgen.* Recklinghausen, Bitter 1969, 96 p.

Ce livre exprime une préoccupation régionale de la partie septentrionale de l'Allemagne. En effet, la promulgation de la nouvelle loi scolaire (1968-1969) a créé une situation entièrement nouvelle en Rhénanie du Nord et en Westphalie : l'Ecole confessionnelle officielle — école d'Etat — n'y existe pratiquement plus. Ce fait pose plus d'un problème aux dirigeants de l'Eglise romaine. Et les trois auteurs de cet ouvrage, pleinement approuvés par l'évêque de Münster qui l'a préfacé, se sont appliqués à leur trouver une solution : Comment assurer aujourd'hui à la jeunesse une éducation strictement catholique ? Quelles possibilités se présentent encore pour l'Ecole catholique ? Quels devoirs s'imposent, à l'heure actuelle, aux parents qui désirent un enseignement religieux pour leurs

enfants ? Les trois études ici réunies ont vu le jour indépendamment les unes des autres. La première, de beaucoup la plus étendue : *L'Ecole catholique aujourd'hui. Comment la réformer ?* a pour auteur un professeur jésuite (W. Molinski), spécialiste des questions de théologie morale, attaché à l'Université libre de Berlin. Elle est issue d'un rapport sur « Le sens et les tâches des Ecoles catholiques aujourd'hui ». La seconde (du D^r Homeyer, philosophe, sociologue et théologien, très au courant des problèmes relatifs au contact Eglise-école) a été préparée pour le « Katholikentag » d'Essen (1968) : « Les jeunes catholiques dans toutes les écoles, ou bien une Ecole catholique ? » Le troisième texte, très bref (6 p.), est dû à un « Studienrat » (J. Dikow) et contient surtout des renseignements statistiques et pratiques sur la situation scolaire dans l'évêché de Münster. — La formulation de ces trois études est différente, mais leur but est le même : présenter un plaidoyer en faveur du bon droit de l'Ecole confessionnelle catholique. Cette école, nous dit-on, a encore toute sa raison d'être ; elle n'est pas dépassée par la situation actuelle ; dans notre société pluraliste, elle a au contraire de belles perspectives d'avenir. L'école entièrement catholique ne met pas en péril l'école ouverte à tous. Quand donc un dialogue utile s'engagera-t-il, qui « liquidera » une fois pour toutes de très vieux clichés et d'antiques partis pris ? Il est temps que notre société pluraliste comprenne que l'école ouverte à tous n'amène pas forcément plus de cohésion dans un pays que cette Ecole confessionnelle, donc qu'elle ne doit pas seulement *tolérer* l'Ecole catholique, mais la désirer. Car, pour les chrétiens comme pour les non-croyants, la diversité des systèmes scolaires et l'existence d'une Ecole catholique est un stimulant et un enrichissement. — Bien que dépourvu de toute agressivité, ce plaidoyer ne convainc pas forcément. Il fait réfléchir, certes, et par là il est utile. N'allons pas jusqu'à parler de « ghetto » ! Mais n'est-il pas très fâcheux pour le bien culturel et spirituel d'un pays, que les enfants soient séparés les uns des autres durant toutes leurs années d'école, et n'apprennent à se connaître vraiment qu'au moment où ils sont devenus des adultes, donc très tard, sinon trop tard ?

EDMOND GRIN.

JEAN CONNÉTABLE : *Eglise, sauras-tu aimer ?* Paris, Casterman, 1970, 156 p. (Vivre et croire).

L'auteur exprime son malaise en face du visage concret du catholicisme. Il en veut surtout à la spiritualité monastique qui trop souvent aurait « joué le ferment de retour au paganisme ». Cet ouvrage qui prétend demeurer un témoignage et non une étude scientifique aurait présenté des jugements plus nuancés si l'auteur avait lu les travaux d'un Bultot, par exemple, sur l'anthropologie des spirituels médiévaux.

GEORGES BAVAUD.